

Le moi et l'autre dans l'œuvre de Pierre Loti: la jouissance du dépaysement The Self and the Other in the Novel of Pierre Loti "la jouissance du dépaysement"

Dr. Manel Kabour^{1*}, Maa. Awatef Kabour²

¹ Laboratoire d'Etudes culturelles et Humanités numériques - Université Batna1 (Algérie),
manel.kabour@univ-batna.dz

² Université Constantine1 (Algérie), awatef.kabour@umc-edu.dz

Date de réception: 14/11/2021

Date d'acceptation : 31/01/2022

date de publication :31/01/2022

Résumé.

Par la présente recherche nous essayons de montrer l'image que Pierre Loti se fait de lui-même par rapport à l'autre mais également celle qu'il se fait de l'autre par rapport à lui-même. La question se rapportant à cette relation bidimensionnelle va automatiquement être éclaircie. Elle est traduite principalement ici par la différence, le dépaysement, et la jouissance. Afin de répondre à cette problématique un recours à la psychanalyse de Freud nous a paru utile ainsi qu'à la poétique de la rêverie de Gaston Bachelard.

Cette étude débouche sur le fait que l'existence de l'autre est primordiale pour nourrir l'imaginaire de Loti, que le moteur de ses souvenirs et ses rêves commence à se déclencher grâce à cet autre comme étant le rêve-lui même et suscitant le rêve à la fois. C'est son leitmotiv. Et que le dépaysement n'est pas un but en soi, ce n'est qu'un moyen pour accéder à cet imaginaire ravivé par l'autre.

Mots-clés: Le moi, l'autre, l'enfance, la différence, le dépaysement, la jouissance, l'œuvre de Pierre Loti

Abstract.

In this research, we attempt to shed light on the image that Pierre Loti has of himself in relation to the "Other"; as well as the image he has of the "Other" in relation to himself. The question related to this two-dimensional relationship will automatically be clarified. It is mainly translated here by the difference, the feeling homesick, and the enjoyment. To respond to this problematic, we referred to Freud's psychoanalysis theory, as well as to the oneiric poetics of Gaston Bachelard. The study reveals the existence of the "Other" as an essential aspect to feed Loti's imagination, that the power of his memories and his dreams begins to be elicited by this "Other" as being the dream itself and arousing the dream at the same time. This is his leitmotiv, and homesick feeling is not an objective in itself; it is only a means of accessing this imaginary revived by the "Other".

Keywords. Self, Other, the childhood, the difference, the feeling homesick, enjoyment, the novel of Pierre Loti.

* *Auteur correspondant*

I- Introduction.

Pierre Loti, écrivain voyageur ayant écrit une immense œuvre composée de romans, de nouvelles et de pièces théâtrales pose la problématique de l'homme en tant qu'homme parmi d'autres. Il nous inculque un mode de vie, un mode de pensée, et un mode de voir le monde. Son œuvre principalement autobiographique traite l'homme dans toutes ses dimensions humaines en dehors des différences religieuses, sociales, et raciales qui puissent le distinguer sans pour autant faire passer ces différences inaperçues.

Au contraire, il s'y arrête pour les contempler et les examiner de près mais pour les dépasser ensuite et non pour les condamner. Il s'y attarde pour justement montrer combien on est différent et combien on est le même parallèlement. Le vêtement d'apparat n'est qu'un vêtement somme toute en dépit des quelques particularités et détails qu'il rajoute à notre personnalité, il reste futile devant le fond qui nous caractérise, nous êtres humains quelques soient nos origines ou notre provenance. On rit du même rire et on verse les mêmes pleurs lorsqu'on éprouve le besoin de les faire couler et nos moues et nos grimaces ont partout la même signification.

Aussi nous interrogeons-nous sur la représentation de l'autre dans l'œuvre du signataire et de sa relation avec soi. Et nous essaierons d'étudier la question d'altérité – qui est d'actualité- dans cet œuvre qui date du 19^{ème} siècle.

Comment l'autre se manifeste-t-il dans l'œuvre de Pierre Loti et comment lui-même se représente-t-il par rapport à lui ? Comment peut-il éprouver de la jouissance dans le dépaysement ?

Objectifs.

Cette recherche vise à montrer que la différence est la qualité recherchée par-dessus toute autre considération même si elle peut parfois susciter de la dérision, elle ne peut être dépassée car elle permet de donner un autre souffle à la vie, elle est preuve de la vie elle-même. Dans son absence, le monde sera quasiment mort. Elle est de surcroît à l'origine de tout sentiment de dépaysement.

Que le dépaysement est un beau sentiment qu'il faut rechercher autour de soi, et partout où l'on va comme il confirme l'existence de quelque chose de différent chez l'autre et chez soi d'ailleurs. Et c'est en vertu de ce quelque chose qu'il vaut la peine de voyager.

II- Le cadre définitoire.

II.1. Le Moi.

Dans un premier sens, le moi est ce qui constitue l'individualité et la personnalité du sujet. Dans un deuxième sens, il s'agit de la personnalité en excluant les autres, autrement dit l'égoïsme. D'un point de vue philosophique, il désigne le sujet pensant. Quant au psychiatrique, le moi devient une instance de l'appareil psychique distingué du ça et du surmoi et permettant une défense de l'individu contre la réalité et contre les pulsions. Et quand on parle du moi idéal, on veut désigner la position du moi relevant de l'imaginaire ou du narcissisme infantile. Dans cette recherche, le Moi nous intéresse dans le premier sens bien entendu ainsi que dans le sens philosophique du terme. (Le petit Larousse illustré, 1986, p. 633)

Brève histoire du « je » avant Loti.

Le Moi en littérature française s'était vu petit à petit prendre de l'ampleur et subir

de nombreux avatars aux cours des siècles. Platon l'anéantissait, Montaigne, l'esquissait à peine avec une certaine audace toutefois, Descartes prononça son « *Cogito ergo sum* », « *Je pense donc je suis* » qui constitue pour lui la première certitude de résister au doute d'exister. Et c'est la première formule verbale, proprement dite, de la conscience du Moi. Rousseau n'hésita pas à nous sortir ses *Confessions* du gouffre de son âme avec le beau romantisme qui lui est propre mais surtout avec une sincérité déconcertante qui lui avait valu de vives critiques auprès de ses contemporains. Hugo, pour qui il n'y avait rien d'humain qui lui était étrange, au même titre que Rousseau d'ailleurs s'engageait en tout et en dépit de tout, sa poésie ne pouvait que prôner un « je » qui s'enrobaît soigneusement dans la rigide écorce de la discrétion qui était, sans égal, le propre du Romantisme dont il était le pionnier. Zola, au-delà de son réalisme triomphant n'hésitait pas à se dire et à se redire par son « j'accuse » (Tom, 2015, <https://2u.pw/33Sar>) avec un naturalisme poussé jusqu'à l'extrême à travers des personnages, dont la sagesse du mage leur sortait alors de la bouche, sans nul besoin de dire « je ». Loti, quant à lui apportait une nouvelle tendance en littérature, celle-ci connaissait une autre forme de l'écriture de Soi, en se calquant sur son œuvre et en laissant l'œuvre se calquer sur lui, où le « je » paraissait respirer et s'épanouir comme si le parcours de toute la planète ne lui avait pas suffi. Son influence fut grande sur ses contemporains (Camus, Gary) ainsi que sur les écrivains du XXème siècle et jusqu'à nos jours (Houlbecq, Ernaux, Emmanuel, Edouard...). Loti semble avoir largement frayé la voix à cette forme de

« je » et de double « je » sans que l'on y prenne garde.

II.2. L'autre.

Le petit Larousse illustré définit l'autre comme étant une *catégorie de l'être et de la pensée, qualifiant l'hétérogène, le divers, le multiple*. En littérature, la question de l'autre est l'une des thématiques primordiales, et tente de répondre à la problématique de l'altérité qui n'en demeure pas indissociable de la question du Moi. Un nombre de dualités et d'ambivalences sont obligatoirement soulevées lors de son étude. Les chercheurs n'essaient que s'approfondir davantage en ce sujet tout en appréhendant les dichotomies classiques auxquelles ils en étaient toujours confrontés et que sa nature même imposait: Supériorité/infériorité, civilisation/sauvagerie, humanité/ animalité, beauté/laideur, culture/inculture...

Michel de Montaigne réserve dans ses *Essais* un chapitre qu'il intitule « *Les cannibales* » où il incite à connaître l'autre et à valoriser sa différence tout en recommandant de « *limer et froter sa cervelle contre celle d'autrui* », (Ledwina, 2019, <https://2u.pw/m7AFT>) tant est que son côtoiement et ce regard porté sur lui forgent l'esprit et s'avèrent favorables voire inéluctables à l'appréhension de soi, conviction en l'absence de laquelle, toute tentative de s'approcher de l'autre deviendrait vaine et inutile.

« *L'enfer c'est les autres* ». Nous devons à Sartre cette pertinente citation qui résume tout un pan de psychisme et qui ne cesse de susciter de multiples interprétations. D'après cette dialectique, l'image d'autrui ne se conçoit jamais en dehors de sa liberté. Aussi sa présence devient-elle gênante. Puisque concevoir l'autre avec sa liberté implique s'approprié de lui et de sa conscience réunie, ce qui est une véritable

chimère. Pour s'affronter à autrui, la communication reste et restera le meilleur moyen de favoriser l'échange et l'interrelation d'après Bakhtine entre le je et le tu. Paul Ricœur peut intervenir ici pour souligner quelque importante subtilité qui présume que répondre à autrui postule répondre pour lui. Le fait qui suppose une grande part d'implication dans la prise de parole voire de responsabilité que l'interlocuteur est capable de complètement assumer. Autrement dit, il est en mesure de répondre à la place de son interlocuteur. N'est-ce pas que c'est en Soi que s'accomplit toute la trajectoire de l'échange avec autrui ? Autrui semble devenir alors sa propre identité et sa propre altérité. C'est la source et le miroir à la fois de ce qu'il est, de son propre soi. L'appréhension d'autrui se fait donc en même temps que l'appréhension de soi.

II.3. Le dépaysement.

Le dictionnaire note que c'est le fait d'être dépaycé, c'est-à-dire faire changer de pays, de milieu et de cadre. (Le petit Larousse illustré, 1986, p. 310)

II.4. La jouissance.

Plaisir intense tiré de la possession de quelque chose, de la connaissance, etc... Ici, le mot désigne cette sensation que l'écrivain tire du dépaysement. (Le petit Larousse illustré, 1986, p. 547)

II.5. L'œuvre de Loti.

Pierre Loti, écrivain-voyageur, sa carrière de marin l'a démarqué de tous les écrivains de son temps. Son œuvre est qualifiée d'*œuvre monde* car il a fait le tour de la planète en écrivant. Fervent amoureux de Constantinople, l'actuelle Istanbul, il l'a visitée au nombre de six fois où il ne manque pas une fois à lui consacrer un récit, son voyage et toutes les impressions qui en

ressortent sont notés minutieusement dans un journal intime, de véritables œuvres en sont nées: *Aziyadé* en 1886-1887, *Fantôme d'Orient* en 1887, *Constantinople* en 1890, *Les désenchantés* en 1903-1905. Ces œuvres sont toutes marquées par l'amour de la femme orientale qui se traduit par l'extrême fascination de l'Orient. Son genre d'écriture n'est pas facile à classer, il a inventé son propre style, sans se vanter d'en avoir créé un, il le fait spontanément et simplement sans s'inspirer d'aucun autre écrivain puisqu'on ne lui a pas connu de similitude ou de parenté quelque part, il n'imité personne comme il lit rarement. En dépit de son succès à l'académie française il se refuse au titre d'intellectuel. Ses récits qui sont extrêmement autobiographiques relèvent à la fois du roman proprement dit, du journal intime, de la chronique historique, de la nouvelle, du roman épistolaire, et du récit du voyage dans une plus large mesure. Roland Barthes décrit son style en disant: «*Ecrire par fragments*». Lequel style reste original. Il a écrit plus de quarante œuvres entre romans, nouvelles, pièces théâtrales, récits de voyage et un journal intime qu'il a tenu plus de cinquante ans et qui a été publié à titre posthume par son fils Samuel. De son dernier voyage en 1910 à sa «*Seconde patrie*», Constantinople naît *Turquie agonisante*, une quatrième œuvre qu'il rajoute à son ensemble turc- que les chercheurs après désignent par son cycle turc- et qu'il fait suivre par *Massacres d'Arménie et la mort de notre chère France en Turquie* entre 1913 et 1920. Suprême visions d'Orient naît enfin en 1921 d'une collaboration avec son fils. Ses dernières quatre œuvres se caractérisent par une grande maturité d'homme surtout qu'elles sont écrites dans une période où sa passion

pour la Turquie prend une dimension politique.

III- Le moi.

III.1. Une différence prématurément découverte.

Pierre Loti est un enfant rêveur et il en est conscient. Etant enfant, Il sait déjà que son niveau intellectuel dépasse de loin celui de ses semblables qu'il s'en plaint parfois tellement que cela le fait tomber dans la solitude. Mais souvent, il y prend plaisir étant donné que cela lui prouve sa singularité en matière de rêverie. Il se qualifie *de roi des rêves* et sait d'emblée que ce qui le distingue d'eux lui fraie un chemin dans la littérature, le monde de l'écriture qu'il aime tant. En se rendant pour des vacances d'été chez son oncle du Midi, il a s'est rendu compte davantage de sa différence d'eux que la liberté des grands airs qui devait le rapprocher des enfants de son entourage n'a pas pu effacer, au contraire elle a encore creusé l'*abîme* qui les sépare:

«Une vie toute nouvelle d'indépendance et de grand air commençait pour moi dans ces montagnes, mais je pourrais presque dire que c'était la continuation de ma solitude, car j'étais l'aîné de ces enfants qui partageaient mes jeux très fantasques, et il y avait des abîmes entre nous dans le domaine des conceptions intellectuelles, du rêve...». (Loti, 1999, p. 169)

Les nouveaux sites permettent à Loti de faire table rase de sa relation avec autrui et d'établir des constats qui lui ont servi de guide durant toute sa vie. Son enfance est demeurée à jamais sa seule planche de salut quelles que soient les circonstances.

Dans un autre passage, l'auteur parle de son Moi comme parlant de quelqu'un d'autre qu'il fallait découvrir et explorer :

«En passant aussi, je vais dire que mes transitions à moi ont duré plus longtemps que celles des autres hommes, parce qu'elles m'ont mené d'un extrême à l'autre. -en me faisant toucher du reste à tous les écueils du chemin,-aussi ai-je conscience d'avoir conservé, au moins jusqu'à vingt-cinq ans, des côtés bizarres et impossibles» (Loti, 1999, p. 240)

III.2. Une délectation dans le dépaysement.

«Et autour de moi, montaient en l'air, de grandes silhouettes bleuâtres que je ne pouvais me lasser de contempler : les montagnes jamais vues, me donnaient cette impression de dépaysement que j'avais tant désirée, m'indiquant que mon premier petit rêve était bien réellement accompli... » (Loti, 1999, p. 167)

L'écrivain manifeste son contentement d'avoir accompli l'un de ses désirs: le dépaysement ! Découvrir une pareille sensation en un âge aussi prématuré est paraît-il, quelque chose d'inouï. Un enfant ordinaire doit se morfondre dans l'éloignement de son chez soi et des siens et non jouir du séjour. Pour lui, cela constitue la réalisation d'un rêve. Loti rêve du monde à un âge encore très bas tout en étant conscient du plaisir qu'il peut en tirer. Ses voyages effectués en rêveries valent mieux souvent que ceux effectués en réalité tel que l'affirme Gaston Bachelard tout en qualifiant le paysage rêvé de *Site* :

«Le site domine les pauvres et fluentes situations sociales. Quel prix alors aurait un album de sites pour interroger notre être solitaire, pour nous révéler le monde où il nous faudrait vivre pour être nous-même ! Cet album de sites, nous le

recevons de la rêverie avec une prodigalité que nous ne trouverions pas dans de multiples voyages». (Bachelard, 1984, p. 21)

Pour Bachelard, la rêverie dans ce cas devient un album de sites.

Le dépaysement est également mieux apprécié si la différence de l'autre était très grande et son pays était des plus lointains. Loti l'explique lui-même en faisant sa propre thérapie, sa passion pour le lointain et pour l'exotique lui était manifeste dès qu'il avait commencé à découvrir le sens le monde. Aussi, ne tarde-t-il pas à comprendre qu'il doit toute sa nature d'homme, celle qui aspire à l'ailleurs et se complaît dans l'inconnu à sa vie qu'il désigne par l'étape caractérisée principalement par la sobriété et la rigidité qu'imposait l'éducation qu'il avait reçue: *«Au cours de ma vie, j'aurais donc été moins impressionné sans doute par la fantasmagorie changeante du monde, si je n'avais commencé l'étape dans un milieu presque incolore, dans le plus tranquille de la plus ordinaire des petites villes: recevant une éducation austèrement religieuse, bornant mes plus grands voyages à ces bois de la Limoise, qui me semblaient profonds comme des forêts primitives, ou bien à ces plages de l'« île » qui me mettaient un peu d'immensité dans les yeux lors de mes visites à mes tantes de Saint-Pierre-d'Oleron*». (Loti, 1999, p. 65) Le petit Pierre était enfermé dans sa famille, le cocon familial était devenu trop exigu pour lui en dépit de sa chaleur. Un besoin de sortir et de se libérer était né dans ces circonstances. Freud le qualifie de non satisfaction. *« L'homme heureux n'a pas de fantasmes, seul en crée l'homme insatisfait. Les désirs non satisfaits sont des promoteurs des fantasmes, tout fantasme est la réalisation d'un désir, le*

fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction». (Sigmund, 1971, p. 73) En grandissant, il avait ouvert ses yeux sur l'existence d'un frère qui jouit d'une vie différente de la sienne qui le fait rêver et un jour, lors de sa dernière compagne en Polynésie, sa mère avait prononcé une phrase qui le rendit soudainement pensif et attisa mieux encore en lui ce besoin d'évasion :

«Grâce à Dieu, au moins nous te garderons toi! [...] je comprenais pour la première fois de ma vie, tout le chemin déjà parcouru dans ma tête par ce projet à peine conscient de m'en aller aussi, de m'en aller même plus loin que mon frère, et plus partout, par le monde entier». (Loti, 1999, pp. 236-237) Et bien qu'il ait du mal à avouer une telle idée à ses parents, il ne peut guère concevoir sa vie autrement: *«Mais renoncer à cela, se confiner tout le temps dans un même lieu, passer sur la terre et n'en rien voir, quel avenir de désenchantement; à quoi bon vivre, à quoi bon grandir, alors?»* (Loti, 1999, p. 237)

Ainsi, à une conscience éveillée, il s'est permis d'apprendre de bonne heure à se connaître et à se savoir au point de prévoir les prémisses d'un long périple à parcourir. Il ne lui suffit que de suivre ce besoin incessant de se libérer qui le ronge depuis ses sept ans. Le même besoin qui devient jouissance une fois satisfait face aux appels du dépaysement escompté.

III.3. L'exotisme, la naissance d'un rêve.

Ayant subi l'influence de son frère Gustave, son aîné de 14 ans, l'écrivain lui doit sa vocation décisive pour la marine, sans parler de son rêve pour l'inconnu que celui-ci a joué un grand rôle dans sa fabrication comme il:

«Était devenu chirurgien de marine en 1857; l'année suivante il fut envoyé à Tahiti dont il revient 1862 en septembre. L'attrait exotique de ses souvenirs de Polynésie impressionna vivement Julien Viaud: La carrière de marin ne se concevait que dans la découverte des contrées paradisiaques: jeunes aspirant à Tahiti en 1872, Loti chercha à retrouver les endroits où avait vécu Gustave et à rencontrer Tarahu, la jeune maîtresse de son frère». (Lacousse, 1994, pp. 189-196)

C'est vrai qu'elle est indéniable l'influence que Gustave a exercée sur lui, mais en même temps, on ne peut passer inaperçus les penchants qu'il a commencé à avoir très tôt. Depuis son enfance, Loti cultivait le rêve d'entreprendre le voyage vers le lointain. Un jour, une compagne de jeu lui fit visiter sa maison qui abondait de bibelots et de figurines venant d'Afrique, cette passion pour l'autre se raviva subitement en lui. A ce moment-là, il comprit que l'autre était si différent et qu'il valait la peine d'être vu de près.

Afin de cultiver cet amour davantage, il se mit à créer son propre musée où il rangeait toutes les petites bêtes qui l'intéressaient et qui suscitaient sa curiosité tels: papillons et nids d'oiseaux mais également coquilles venant des colonies, note-t-il dans le *Roman d'un enfant*:

«Dans ce domaine, je passai des heures seul, tranquille, en contemplation devant des nacrés exotiques, rêvant aux pays d'où elles étaient venues, imaginant d'étranges rivages». (Loti, 1999, p. 121)

Un vieux grand-oncle de lointaine parenté qui a longtemps vécu en Afrique et qui possédait un cabinet d'histoire naturelle valant bien des musées en ville, l'initia encore dans cet univers exotique et

l'encouragea dans son idée des collections. Il pronostiqua son avenir et voyait en lui un savant naturaliste, mais Loti l'avait devancé en cela car ses rêves étaient déjà bien déterminés à l'égard de ce monde:

«Il ne comprenait pas mon penchant pour l'histoire naturelle ne représentait qu'une déviation passagère de ces petites idées encore flottantes; que les vitrines froides, les classifications arides, la science morte, n'avaient rien qui pût longtemps me retenir. Non, ce qui m'attirait si puissamment était derrière ces choses glacées, derrière et au-delà; était la nature elle-même, effrayante, et aux mille visages, l'ensemble inconnu des bêtes et des forêts». (Loti, 1999, p. 122)

Son rêve est né dans la nature et avec la nature, il est captivé par son essence et son existence même, aussi la respecte-t-il quelle que soit sa différence, c'est justement pour sa richesse et son pouvoir d'être indéfiniment variable et changeante qu'elle mérite d'être contemplée et vénérée.

IV- L'autre.

IV.1. Quel est l'autre pour Loti?

Lorsqu'il parle de l'autre, c'est d'ordinaire le mot colonie qu'il emploie tout en l'accompagnant d'une description contenant souvent les mots de *chaud* et de *soleil*, sensations que lui donnait l'évocation de quelques images exotiques en plein hiver. Comme dans ce passage où il vante l'antiquité de l'Égypte et son mystère:

«L'Égypte, l'Égypte antique, appelée ainsi à exercer sur moi, un peu plus tard, une sorte de fascination bien mystérieuse, je la retrouvais la première fois sans hésitation ni étonnement, dans une gravure du magasin pittoresque. Je saluai comme d'anciennes connaissances deux dieux à tête d'épervier qui étaient là, inscrits de profil

sur une pierre de chaque côté d'un étrange zodiaque, et, bien que ce fût par une journée sombre, il me vint, j'en suis sûr, l'impression subite d'un chaud et morne soleil.» (Loti, 1999, p. 119)

Sinon c'est une impression de tristesse qui s'en dégage :

«Et quand le vieil oncle me parlait du Sénégal, de Gorée, de la Guinée, je me grisais de la musique de ces mots, pressentant déjà quelque chose de la lourdeur triste du pays noir». (Loti, 1999, p. 122)

Et quelquefois, dans ces *autres*, il n'hésite pas à y voir tout simplement le sauvage et se résout à réaliser encore le faussé qui le sépare d'eux ou de lui. Il les désigne dédaigneusement tout en les traitant de *ces natures incomplètes* et sans plus tarder il prononce le verdict: *Si différentes des nôtres* où il se réserve hautainement le pronom qui le remet ordinairement à sa position normale, d'après lui, celle des civilisés qui semble vouloir accentuer encore l'abîme des différences, mais non, l'écrivain va plus loin et au-delà de tout abîme afin de lui évoquer d'autres facettes tendant peut-être à passer outre ce dernier sinon à le supprimer:

«Il ne nous est pas possible, à nous qui sommes nés sur l'autre face du monde, de juger ou seulement de comprendre ces natures incomplètes si différentes des nôtres. Chez qui le fond demeure encore mystérieux et sauvage, et où l'on trouve pourtant, à certains heures, tant de charme d'amour, et d'exquise sensibilité». (Loti, 1924, p. 136)

Hormis, les considérations que l'écrivain tenait de montrer, et en dépit d'elles, nous touchons chez lui un certain engouement qui dépasse semble-t-il la simple attirance physique et devient sitôt un

sentiment d'attachement qu'accompagne un besoin pressant de réalisation et d'accomplissement de soi, en somme un lien indéfectible que seuls le rapprochement et la connaissance approfondie de l'autre puissent assouvir. Et si bien que Loti reconnaît son incapacité de comprendre devant l'herméneutique de sa nature qui s'avère contraire à la sienne et qui s'annonce aussi prometteuse à l'interprétation que renfermée au moindre saisissement possible, il ne s'éloigne guère de lui du moment qu'il s'ouvre à sa différence et qu'il tente de la saisir. Hans George Gadamer l'exprime de la sorte: *«Être ouvert à l'autre implique que j'admette de laisser s'affirmer en moi quelque chose qui me soit contraire même au cas où n'existerait pas d'adversaire qui soutienne cette chose contre moi».* (Ledwina, 2019, <https://2u.pw/m7AFT>)

En effet, Loti semble vouloir affronter les contraires et les différences entre ces êtres de natures incomplètes et ceux de l'autre face du monde à laquelle il appartient. L'envie profonde qui le ronge à vouloir démystifier le mystère de son attirance envers ces *espèces primitives** ne passe point inaperçu. L'autre demeure problématique pour lui, cela se laisse voir, sans peine. Le traitant de *Sauvage*, ne le détourne guère de l'essentiel, *le fond*. Dont le mystère est surtout relatif à l'amour et à la sensibilité. Chose qui relève, au contraire des idées reçues, du non concret et de l'invisible.

L'envie le dévore, le tue de vouloir tout comprendre quant à cet autre, les mots employés sont d'un raffinement qui dénote de l'intérêt et nullement de l'indifférence, bien qu'il simule le hautain en apparence. Au final, Loti part vers l'autre dans l'intention d'explorer son fond, qui lui reste

énigmatique et chemin faisant, il tente de sonder le fond de la nature humaine toute entière. Se complaire dans le dépaysement est une preuve de son adaptation facile avec l'autre mais également de sa résistance au changement *des contraires* car se passionner pour le dépaysement n'est d'autre qu'une grande prise de conscience à l'égard du monde mais à l'égard de soi-même par-dessus tout. De soi à l'autre, il y a tout un pont d'opposition qu'il faudrait parcourir, en vue de réconcilier chacun d'abord avec lui – même ensuite avec l'autre. Et Loti ne se réconcilie avec lui-même que s'il reste fidèle à son image, à sa première image celle qui exprime son origine et certifie sa propre différence. Tel est le fond de l'homme.

IV.2. La femme comme incarnant mieux l'exotisme.

L'omniprésence de la femme dans l'œuvre de Loti est très insigne. Elevé et dorloté dans un cocon familial dominé principalement par des femmes, où sa mère prend les rênes après la mort de son père et où vivaient ses deux grands-mères, ses deux grands-tantes et sa sœur. Entouré ainsi d'elles, Loti a vite compris leur importance dans son existence. Dans son rêve de l'autre, il fut inconsciemment nourri de cette théorie qui disait que la femme est source de la vie. Loti en grandissant ne s'est pas égaré pour longtemps afin de parvenir à jeter son dévolu sur celle qui lui convenait ne serait-ce que le temps d'une idylle. Plus d'une femme marque son œuvre et y fait figure de beauté mais surtout d'originalité. Une œuvre retraçant en grande partie sa propre existence dont Aziyadé demeure, sans conteste, la plus prégnante. Avant de partir en Polynésie, son frère Gustave lui a offert en cadeau un grand livre doré qui fut une initiation directe au voyage dans cette contrée du monde et qui contenait en tête du

volume une gravure représentant la reine de Pomaré et deux polynésiennes. Le fait qui a alimenté davantage son imaginaire quant à l'idée qu'il s'était fait de cette colonie :

«Je le feuilletais tout de suite avec une curiosité empressée. En tête, une grande gravure représentait une femme brune, assez jolie, couronnée de roseaux et nonchalamment assises sous un palmier; on lisait au-dessous: «Portrait de S. M. Pomaré IV, reine de Tahiti. Plus loin, c'étaient deux belles créatures au bord, couronnées de fleurs ...» (Loti, 1999, p. 110)

Un peu plus tard, en coloriant cette même gravure il s'attarde beaucoup plus à parfaire les traits des Tahitiennes au détriment des portraits des hommes, auxquels il ne prend presque pas garde :

«Au départ de mon frère, pendant l'hiver qui suivit, je passai beaucoup de mes heures de récréation dans ma chambre, à peindre les images du Voyage en Polynésie qu'il m'avait donné. Avec un soin extrême, je coloriai d'abord les branches de fleurs, les groupes d'oiseaux. Le tour des bonhommes vint ensuite. Quant à ces deux jeunes filles tahitiennes au bord de la mer, pour lesquelles le dessinateur s'est inspiré de nymphes quelconques, je les fis blanches et roses, comme les plus suaves poupées. Et je les trouvai ravissantes ainsi...» (Loti, 1999, p. 120)

Bien qu'il rêve à la différence de ces femmes d'ailleurs, il ne put s'empêcher de les faire comme celles qu'il connaît déjà, celles avec qui il avait grandi. Les rapprochements des traits de beauté et de la couleur de la peau le font tomber bon gré mal gré dans la ressemblance, plutôt l'imitation de laquelle il veut s'éloigner non par haine mais par amour du changement.

IV.3. Une différence ridicule, méprisée et repoussante en dépit du désir.

Fatou Gaye, Rarahu et Chrysanthème sont toutes ridiculisées bien qu'elles soient tout de même aimées, à titre moindre l'une que l'autre bien évidemment.

En 1881, Pierre Loti publie un roman d'amour racontant une idylle sénégalaise où des sentiments contradictoires se font nettement reconnaître, non sans offusquer bien sûr. Entre désir et mépris l'écrivain traduit le regard d'un spahi sur les populations indigènes. *Le Roman d'un spahi* est une histoire où le corps de la femme noire devient un objet de discussion qui ne vise qu'à le réduire à un simple objet au final. «*C'est un fruit gonflé de sucs toxiques rempli de voluptés malsaines*». (Loti, 1910, p. 96)

Rarahu lui rappelle souvent un singe par son regard qui est d'ailleurs un trait distinctif de toute sa race. «*Ce qui surtout en elle caractérisait sa race, c'était le rapprochement excessif de ses yeux, à fleur de tête comme tous les yeux maoris; ce regard donnait à sa figure d'enfant une finesse maligne de jeune ouistiti; alors qu'elle était sérieuse ou gaie, il y a quelque chose en elle qui ne pouvait se définir que par ces deux mots: une grâce polynésienne*». (Loti, 1924, p. 12)

Face à *Chrysanthème*, l'auteur ne dissimule guère son mépris, le genre nippon l'ayant déçu dès le premier abord, il en a aussitôt appréhendé les conséquences. En portant le regard sur toutes les femmes croisées sur son chemin à Nagasaki, en vue de mieux situer le charme de sa bien-aimée, et de le mettre sur un piédestal, ses tentatives se sont soldées par un échec et les descriptions qui en découlent se font souvent intercepter par un ton ironique.

Mais, là cette raillerie blessante est flagrante et ne peut être dissimulée par un autre substantif que celui l'indifférence.

«*Cette petite Chrysanthème...comme silhouette, tout le monde a vu cela partout [...] mais sa figure, non, tout le monde ne l'a pas vue ; c'est quelque chose d'assez à part. D'ailleurs, ce type de femme que les Japonais peignent de préférence sur leurs potiches est presque exceptionnel dans leur pays. On ne trouve guère que dans la classe noble ces personnes à grand visage pâle peint en rose tendre, ayant un long cou bête et un air de cigogne. Ce type distingué [...] est rare, surtout à Nagasaki. Dans la bourgeoisie et dans le peuple, on est d'une laideur plus gaie, qui va jusqu'à la gentillesse souvent [...] Et si rieuses, si joyeuses, toutes ces petites poupées nipponnes! -D'une joie un peu voulue, il est vrai, un peu étudiée et sonnante faux quelque fois ; mais tout de même on s'y laisse prendre. Chrysanthème est à part, parce qu'elle est triste. Qu'est-ce qui peut bien se passer dans sa petite tête ? Ce que je sais de son langage m'est encore insuffisant pour le découvrir. D'ailleurs, il y a cent à parier qu'il ne s'y passe rien du tout. -Et quand même, cela me serait si égal!... Je l'ai prise pour me distraire, et j'aimerais mieux lui voir une de ces insignifiantes petites figures sans souci comme en ont les autres*» (Loti, 1923, pp. 59-61)

La fin du passage vient donner la flèche de parthe: *Me distraire*. La force du mot est telle qu'il ne reste pas d'autres à dire, toutefois, ce propos se lit sans heurt une fois connu le statut de *Chrysanthème* :

«*Au milieu du grimoire officiel, on m'a fait écrire en français mes noms, prénoms et qualités. Et puis on m'a remis un papier de riz très extraordinaire, qui était la*

permission à moi accordée par les autorités civiles de l'île de Kiu-Siu, d'habiter une maison située au faubourg de Diou-djeu-dji, avec une personne appelée Chrysanthème ; permission valable, sous la protection de la police, pendant toute la durée de mon séjour au Japon.» (Loti, 1966, p. 55)

La distraction est on ne peut plus de l'indifférence. Mais qu'est qui porte PL., alors à consacrer toute une œuvre à *Chrysanthème* si ce n'est que de la distraction ?

D'autre part, sa répugnance à l'égard de *Chrysanthème* est ressentie à travers un dépaysement langagier qui lui paraît pourtant apaisant voire salutaire comme il lui permet non seulement de se projeter dans une autre époque et de se délecter de ses moments de bonheur qu'il a pu vivre autrefois dans des circonstances similaires, de dépaysement évidemment mais de se découvrir davantage en sombrant dans son propre moi et en puisant ce qu'il y a de meilleur en lui.

«Nidzoumi! (Les souris), dit Chrysanthème. Et, brusquement, ce mot m'en rappela un autre, d'une langue bien différente et parlée bien loin d'ici: «Setchan!...» mot jadis ailleurs, mot dit comme cela tout près de moi par une voix de jeune femme, dans des circonstances pareilles [...] Oh! alors, un grand frisson, à ce souvenir, me secoua tout entier : ce fut comme si je me réveillais en sursaut d'un sommeil de dix années ; je regardai avec une espèce de haine cette poupée étendue près de moi, me demandant ce que je faisais là sur cette couche, et je me levai pris d'écoeurement et de remords, pour sortir de ce tendelet de gaze bleu». (Loti, 1923, pp. 67-68)

IV.4. Une différence adoptée et savourée.

Le déguisement.

Il s'habille en turc, en arabe, en chinois... Pierre Loti aime à s'immiscer dans l'autre et à s'y perdre au point de rêver quelquefois à en être partie intégrante et à passer inaperçu. En s'adressant à William Brown, son ami de Londres, il lui confie l'un de ses déguisements :

«Votre ami Loti est planté au milieu et trois vieilles juives s'empressent autour de lui sans mot dire...Elles se dépêchent de lui enlever ses vêtements d'officier et se mettent à l'habiller à la turque, en s'agenouillant pour commencer par guêtres dorées et les jarretières, Loti conserve l'air sombre et préoccupé qui convient au héros d'un drame lyrique. Les trois vieilles mettent dans sa ceinture plusieurs poignards dont les manches d'argent sont incrustés de corail, et les lames damasquinées d'or; elles lui passent une veste dorée à manches flottantes, et le coiffent d'un tarbouche. Après cela, elles expriment, par des gestes, que Loti est très beau ainsi, et vont chercher un grand miroir. Loti trouve qu'il n'est pas mal en effet, et sourit tristement à cette toilette qui pourrait lui être fatale». (Loti, 1991, p. 39)

Loti ne s'habille pas tout seul, on l'habille de pied en cap dans une passivité totale qui pourrait être significative d'acquiescement. La crainte de devenir l'autre cède la place à la tentation de mettre son vêtement. Ainsi se livre-t-il aux habilleuses dans un consentement immédiat au changement et à la transformation. Pourtant ainsi stylé, il est déçu. Cette nouvelle allure ne lui garantit rien de son être. La crainte qu'elle lui soit fatale se manifeste vite dans le miroir en reflétant sa

mine de non réconcilié avec lui-même : « *Loti trouve qu'il n'est pas mal en effet et sourit tristement à cette toilette qui pourrait lui être fatale.* » (Loti, 1991, p. 39)

Et comme nous l'avons dit en haut, Pierre Loti préfère la différence et la cultive partout où il va en commençant par la propre sienne ; non sans discrétion naturellement car c'est grâce à cette dernière qu'il peut y avoir porosité entre les cultures et donc altérité. La discrétion favorise, sans qu'elle dérange, l'échange entre celles-ci qui tend à préserver du moins à mettre en relief leur l'originalité et c'est en faveur de cette discrétion, pense-t-on, que Loti parvienne à incarner dans cette scène de relookage l'altérité au moment où l'autre et lui se mirent ensemble dans le même miroir.

V- Conclusion.

Loti est conscient de sa différence par rapport à ses semblables dès sa prime enfance. Il sombre très tôt dans des rêveries interminables qui le mènent dans le royaume de l'autre et où il se délecte dans le dépaysement, sentiment qui crée d'habitude des sensations négatives dans le meilleur des cas. L'autre est alors un sujet de rêve comme il promet au pur dépaysement. Il va vers lui pour justement y chercher de la différence qui est encore plus appréciée si elle atteint son degré extrême. Elle devient à ses yeux synonyme d'attrait voire de beauté lui permettant de s'enfoncer de manière effrénée dans les méandres de son âme pour donner interminablement libre cours à la rêverie et au souvenir. L'exotisme qui pourrait se substituer à cette jouissance du dépaysement n'est nullement un but en soi mais un moyen permettant d'accéder à cet imaginaire que l'autre a ravivé par la différence et l'originalité qui ne résident pas

seulement dans ses habitudes et dans son mode de vie mais en lui-même. Il s'en accapare facilement grâce à son habileté à la séduction puisqu'il n'y en a pas de meilleur représentant, selon lui, que la femme. Qui par sa différence attire et subjugue à son tour mais peut bien susciter de la dérision parfois. Cela ne l'empêche pourtant de l'adopter et de la faire sienne rien que pour un temps d'escapade retranché de sa vie, lequel est sa vraie vie. Le côtoiement de l'autre s'avère nécessaire voire primordial à se comprendre, à se réinventer car il permet tel un Phénix à renaître de ces cendres. C'est le leitmotiv de cet œuvre.

Pour le montrer nous avons essayé de trouver l'origine de cet intérêt qu'il porte pour l'autre qui se laisse d'emblée analyser grâce à une poésie directe qui lui est inhérente. D'autre part, la relation qu'il entretient depuis son enfance avec la notion de l'exotisme n'a pas de quoi laisser perplexe comme elle permet de dévoiler les rêves que l'écrivain cultive étonnamment du dépaysement et qui se trouvent encore mêlés à des sentiments de bien-être et de jouissance. Aussi, nous nous sommes penchées sur l'étude de ce détail autobiographique en vue de nous faire conduire vers l'image que l'auteur se fait de l'autre, de lui-même et vice versa. En effet, nous nous sommes mises à analyser ce sentiment qu'il éprouve envers le dépaysement pour parvenir à comprendre ce que représente l'autre à ses yeux par son biais. Pour ce faire, nous nous sommes focalisées sur des points bien précis ayant surtout trait à son enfance et aux portraits stéréotypés qu'il se fait de la femme exotique lors de certains de ses voyages. Freud et Bachelard nous ont éclairé cette analyse.

En définitive, l'œuvre de Loti est celle qui prône la différence comme qualité sublime et tend par-dessus tout à la préserver. Et si elle atteint son extrême degré de divergence, elle devient favorable à la réjouissance.

Notes:

*Espèces primitives ne diffère en rien de *natures sauvages*, cité par l'auteur dans le texte.

Référence.

1. Bachelard, G. (1984). La poétique de la rêverie. Paris: Puf.
2. Le petit Larousse illustré. (1986). Paris.
3. Leguillon, R. (s.d.). Un aspect de l'amour chez Pierre Loti. Consulté le 22, 2021, sur https://scholarship.rice.edu/bitstream/handle/1911/63128/article_RIP593_part6.pdf?sequence=1&isAllowed=y
4. Lacousse, M. (1994). Pierre Loti marin. Presses universitaires de Rennes. Récupéré sur <https://books.openedition.org/pur/33405?lang=fr>
5. Tom, Ab. (2015, 2 16). Le moi en littérature française. Consulté le 11 02, 2021, sur sens critique: <https://2u.pw/33Sar>
6. Ledwina, A. (2019, 10 22). L'altérité dans la littérature française et francophone. revue Literaport. Consulté le 11 02, 2021, sur <https://2u.pw/m7AFT>
7. Loti, P. (1910). Le roman d'un Spahi. Paris: Calmann-Lévy.
8. Loti, P. (1923). Madame Chrysanthème. Paris: Calmann-Lévy.
9. Loti, P. (1924). Mariage de loti. Calmann- Lévy.
10. Loti, P. (1991). Aziyadé. Gallimard.
11. Loti, P. (1999). Le Roman d'un enfant. Gallimard.
12. Sigmund, F. (1971). essais de psychanalyse appliquée. France: Gallimard.